

*Édith Msika*

# **Une théorie de l'attachement**



Extrait de la publication



Une théorie  
de l'attachement



Édith Msika

# Une théorie de l'attachement

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2002  
ISBN : 2-86744-882-4

*La réalité serait-elle, dans son essence, obsessionnelle? Étant donné que nous construisons nos mondes en associant des phénomènes, je ne serais pas surpris qu'au tout début du temps il y ait eu une association gratuite et répétée fixant une direction dans le chaos et instaurant un ordre.*

Witold Gombrowicz





# 1

Ils ne sont sûrs de rien, et moi, je vais donner des réponses. Je l'ai compris tard. Ils sont inquiets, alors ils insistent sur des détails, ils vérifient tout. Il faut qu'ils vérifient tout, qu'ils constatent que ça a bien été dit comme ça. J'affirme que oui, ça a bien été dit comme ça, et pas autrement. Je dois donner les bonnes réponses.

Parfois, ils me scrutent dans les yeux. Avec insistance. Intensité, je ne sais pas, mais insistance. Vous pensez que oui? Je dois garder les yeux droits et ne pas ciller. J'ai appris à ne pas ciller, question d'entraînement. Au début, ça surprend, on est déstabilisé; après, c'est presque un réflexe, on ne cille pas.

D'ailleurs, on lit toujours : il ne cilla pas. Il sou tint le regard. Voilà, c'est le mensonge tel qu'en lui-même. Je ne mens jamais, bien sûr. J'ai ma certitude. Ce qu'ils me demandent, c'est de la certitude. Je la donne. Une fois qu'on connaît le mode d'emploi, c'est faisable. En fait, il n'y a pas de mode d'emploi. Et personne ne se risquerait à le donner. Personne ne vend sa peau, apparemment. Chacun se dédouane (geste des mains retournées en avant).

Je rapporte. Drôle de métier, rapporteur. Pourtant. C'est vrai, je rapporte ce qu'ont dit des gens à d'autres gens. Certains pourraient dire que j'espionne. Mais non, je dois essentiellement convaincre. Les espions sont-ils convainquants ? J'en doute, et si j'en doute, vous allez aussi en douter : c'est mon métier, vous ne devez pas douter de ce que je vous affirme. Et je connais mon métier. Je le pratique depuis très très longtemps.

Si je dis quelque chose, on me croit, généralement. Vendre du vrai, parfois, c'est grisant, je l'avoue. Par moments, on a envie d'enjoliver, on fait quelques pas vers l'enjolivement. On rapporte en y mettant le ton. Obligé, parce que sinon ils ne me croient pas, et ça c'est grave. Le regard planté dans celui de l'autre (souvent plusieurs, rivés sur vous), j'affirme, je défends, je soutiens, je jure. Si, si, c'est vraiment comme ça que ça s'est passé.

L'enjolivement doit donc faire l'objet d'un certain travail, pour passer comme du pur vrai. Mais qu'est-ce qu'on ne donnerait pas pour voir l'état de la croyance passer sur le visage des autres ! Délectation des délectations. Ça y est, ils croient, ils arrêtent de vérifier, de revérifier, de faire les comptes, de demander le pourquoi du comment. Ils sont convaincus. Souvent, après, ils sont apaisés, d'ailleurs. Passent alors sur leurs figures les nuances subtiles de la confortation : ils se sentent confortables en eux-mêmes. Ils ont leur intime conviction.

Pour parfaire l'ouvrage, il faut leur donner l'impression que c'est eux qui ont fait les découvertes : tout cela, ils le savaient déjà. Vous, rapporteur, n'êtes qu'une courroie de transmission. Pour jouer ce rôle avec bonheur, il faut se faire humble devant le Comité des Œuvres. Baisser la tête, éventuellement, mais pas trop. Laisser un silence s'installer, mais pas trop longtemps, savoir garder un suspens, chercher un peu ses mots, parfois, de façon mesurée.

Le Comité des Œuvres agit sous couvert. C'est une institution qui remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui emploie quelques rapporteurs soigneusement recrutés selon des critères de personnalité particu-

liers : obsessionnels et bourrés de culpabilité. Il faut pouvoir rapporter en ne pouvant pas le supporter. Il n'y a qu'à ce compte qu'ils obtiennent de bons rapporteurs. Ils s'en sont rendu compte au fil des décennies, en affinant peu à peu leur critères de sélection. Ils ont fini par exclure les tendances paranoïaques, trop de risques de retombées désagréables, malgré les avantages de l'excellence et de la précision. Par ailleurs, peu de femmes pouvaient faire l'affaire : trop vulnérables. Peu à peu, ils ont trouvé ces types d'hommes qui leur convenaient, dont moi : classeurs, avec de la mémoire, une grosse mémoire, car il faut pouvoir enregistrer visuellement et auditivement, et relativement soumis à la loi, avec un surmoi fort. Ils ont tâtonné avant de trouver le bon profil, mais ils ont fini par trouver.

Deux siècles après, les besoins ne sont pas tout à fait les mêmes. Il n'y a plus beaucoup de paysans, peu d'ouvriers, une écrasante classe moyenne assez contente de son sort, et quelques jeunes gens ambitieux. Le reste de la société paraît inerte : chômeurs, retraités, autres inactifs.

Arrivé à ce point, il faut que j'explique quel est le rôle d'un rapporteur : il remplace peu ou prou la radio. C'est comme une radio, mais en vraie voix. Je suis une radio privée (ma voix compte). Je suis

convoqué, régulièrement, environ une fois par semaine, pour rapporter ce que j'ai entendu ici et là. Grosso modo. Après, ça se complique : ici et là ne dit rien. Mais j'ai un devoir de réserve, et je ne dois pas indiquer mes sources explicitement.

Je rapporte des faits desquels le Comité déduira des attentes. Le Comité pense que les gens attendent quelque chose, s'il pense.

Dernièrement, je dois rapporter un petit fait.

Je choisis une femme, juchée sur de hauts talons, et qui les fait claquer sur le pavé. Elle marche dans des passages couverts et les pas résonnent encore davantage. Elle marche en battant la mesure. Je la suis, avec un peu de mal. Le pas est tellement rapide qu'on dirait qu'elle fuit. Mais non, de temps à autre, elle s'approche d'une vitrine et la regarde de très près, comme si elle enregistrait les objets (des bijoux toc). Je l'observe. Ses lèvres bougent. Je me rends compte qu'elle calcule des prix. Puis elle est agacée et fait virevolter son écharpe d'un geste impatient. Une autre femme s'approche d'elle. Ma proie s'écarte brusquement, laisse l'autre femme déguster la vitrine, attend, puis revient tout contre, collée. Fait un pas, revient, re-regarde, et redémarre en faisant un boucan d'enfer avec ses talons. Clac-clac-clac-clac.

Elle sort du passage ; le bruit redevient mixé avec ceux de la rue, pratiquement plus du tout

saillant. Je me demande si elle a rendez-vous. Elle n'a rien fait de spécial avec le magasin de toc, pourtant elle semblait très intéressée, je n'ai pas su par quoi (vitrine de bagues et bracelets, pour l'essentiel). Les gens ont envie d'être attachés, voilà ce que j'ai pensé. Où et quand va-t-elle parler? C'était ma seule préoccupation. Je décide de lâcher prise.

Je me dis que je vais la retrouver.

En effet, trois jours plus tard, je retrouve la femme à l'écharpe et aux talons claquants, toujours aussi résolue, devant le marchand de fruits et légumes. Elle prend des tomates, un fenouil, un citron, quelques aulx, un poivron rouge, un jaune, et une botte de ciboulette. La voix grave, elle dit : Vous voulez trois francs? C'est une femme qui veut collaborer, je me dis. Elle n'a pas de panier, le marchand lui donne un sac en plastique bleu.

Je manque toujours d'informations. Or je dois rapporter après-demain. Je décide de mettre le paquet. Je l'aborde sous le prétexte d'une cigarette. Froidement, elle me désigne la carotte en face. Je lui demande si elle a perdu quelque chose. Elle soulève ses sourcils. J'ajoute que tout le monde a perdu quelque chose, qu'il n'y a rien d'extraordinaire à avouer qu'on a perdu quelque chose, et que si elle n'a rien perdu, je suis soulagé. D'une traite. Je la tiens, peut-être. Puis je l'invite à prendre un café à la carotte. Je dois savoir ce que cette femme attend.

Je suis programmé pour rechercher les attentes des gens, même s'ils n'en ont pas. À la limite, comme je suis en fin de carrière, je pourrais pousser le bouchon un peu loin, et susciter, faire émerger des attentes. Personne ne me l'a dit, mais je l'ai déduit. La société est en pleine déliquescence, heureusement pour moi, je n'ai pas de descendance : je m'en bats l'œil.

Elle pose son sac par terre ; il s'avachit en faisant schifffflt. Je commande une poire. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais bon. Son visage est bien dessiné, des cheveux mi-longs, elle défait l'écharpe et soupire. Puis parle. D'abord curieuse, ce qui m'étonne. Presque naïve. Pourquoi, le pourquoi. Elle reprend là où on s'était arrêté, vous avez dit ça, pourquoi? Je paye de ma personne et je mens : parce que j'avais envie de vous connaître. Et là, c'est bizarre, elle adopte un air très sérieux et me répond : non, parce que figurez-vous, ça m'a troublée que vous me demandiez si j'avais perdu quelque chose. J'ai en effet perdu quelque chose, et j'avais l'impression que je ne pourrais jamais en parler à quiconque...

(En moi-même, je suis emmerdé : non, je ne voulais pas d'un déballage mystique. Je veux juste savoir si je peux en tirer quelque chose. Il me reste trop peu de temps pour rapporter un fait valide. Merde.)

Après avoir mesuré mon degré d'attention à mon regard et à mes mains, elle continue (je décide de sourire, un peu), j'ai perdu des textes qui m'étaient chers, dans une vache surdimensionnée, oui, on aurait pu croire qu'elle contenait des dessins, mais non, c'était des textes. Je lui fais, bonhomme : c'est si grave que ça ? Elle dit oui. Ça a l'air grave, et pas. Je ne sais si je dois la croire. Je suis tellement habitué à faire qu'on me croie que je ne sais plus si je dois croire à son histoire de textes. C'était écrit comment ? Je veux dire, à la main ou à l'ordinateur ? Elle me répond à l'ordinateur. Donc vous les avez conservés sur votre disque dur ? Elle rougit, puis dit oui, puis non. Elle dit que son disque dur a planté, qu'elle a perdu non seulement les sorties papier mais aussi ce qui était dans le ventre de l'ordinateur.

(Tiens, il faudra que je pense à rapporter le *ventre*). Et ces textes ?... Elle a l'air embarrassée. Ça ne ressemble pas à la démarche que j'ai suivie, non plus qu'à l'attitude avec le légumier. Ces textes, elle reprend, c'était une correspondance avec un prisonnier politique allemand, en Allemagne. Elle explique qu'elle avait commencé à la taper, au cas où. Elle a baissé le ton, la voix grave. La vache a disparu sur un quai de métro, là où tout disparaît, par inattention.

Vous aviez une commande pour la taper ?, je fais un peu crûment. Non, je la tapais de mon propre chef. Comme ça ?!, je ricane, vous tapez une



correspondance politique pour vous occuper? Et le type? Ce n'est pas un *type*, c'est un héros révolutionnaire. Je me rends compte qu'elle a les yeux gris-jaune. Une couleur bizarre, comme les phares d'un camion qui me suivraient la nuit sur autoroute avec brouillard. J'ai touché juste, mais je ne sais pas quoi. Cette femme attend quelque chose, et sa perte de vache n'est qu'un masque de son attente.

Correspondance ancienne? Combien d'années? Vous êtes vous-même engagée dans la lutte armée? Je pose les questions d'usage, mais ce n'est pas ça qui m'intéresse : je veux arriver au socle duquel elle est en train de se désarrimer. Je suis sûr que le Comité sera intéressé par la narration rapportée de cette femme. Il faut juste que je tire le fil dans le bon sens.



Rapporteur, c'est un métier qui ne rapporte pas beaucoup. Enfin pas énormément. Et puis ça ne se dit pas. Je n'ai pas d'existence nominale ; je sous-existe. J'aurais aimé être cordonnier, saisir les empeignes, clouter des semelles, bichonner le cuir, poser une première. Être en contact avec la matière, sous une faible lumière jaune, dans une petite échoppe chaude. Enfin, quand je dis j'aurais aimé, c'est trop ancien pour y penser. La petite échoppe, elle est dans ma tête. La lumière basse, je la crée avec mes yeux. Je ne saisis rien de la matière, sauf quand je me décide à cirer toutes mes chaussures d'un seul coup. C'est un cérémonial : je dépose l'armée de souliers devant la porte, classés par nuances de couleur, du marron clair au noir

brillant. Personne ne peut entrer ni sortir ; le téléphone est débranché, j'officie. Il faut beaucoup de concentration. Ensuite, je leur parle longuement avant de les cirer.

Avec la femme, je me sentis embobiné. C'est pourtant moi qui l'avais filée. Les prisonniers politiques allemands en Allemagne, il ne devait plus en rester beaucoup. Les années soixante-dix étaient loin, et elle paraissait bien jeune pour avoir eu une correspondance avec l'un d'entre eux. J'en conclus que soit il s'agissait d'autre chose que des textes, soit elle avait perdu d'autres textes que cette correspondance. Je l'avais incitée à dire qu'elle avait perdu, c'était de ma faute. Il fallait qu'on reprenne autrement. Elle était si *naturelle*. Je me demandais comment on pouvait être aussi naturelle, dire à un inconnu aussi vite une chose aussi importante. Mais peut-être qu'elle me prenait pour quelqu'un d'autre. Avec l'âge, on a des privilèges étranges, il semble.

Je me voyais mal rapporter qu'une jeune femme à l'air déterminé, à la démarche claquante, achète des légumes et correspond avec un allemand dans une geôle insalubre. Ça n'existe pas. Je devais trouver ce qui avait allure d'existence. J'avais de plus en plus de mal. Tout me paraissait si factice. J'étais tenté de surseoir à l'objectif du Comité, mais

Achévé d'imprimer en mars 2002  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1752  
N° d'imprimeur : 020703  
Dépôt légal : avril 2002

*Imprimé en France*



Édith Msika  
Une théorie de l'attachement

Cette édition électronique du livre  
*Une théorie de l'attachement* d'ÉDITH MSIKA  
a été réalisée le 25 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2002  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782867448829 - Numéro d'édition : 2604).  
Code Sodis : N46405 - ISBN : 9782818009475  
Numéro d'édition : 230865.